****

**LA DERNIÈRE LEÇON**

*Réalisé par Pascale Pouzadoux*

*Avec Marthe Villalonga, Sandrine Bonnaire, Antoine Dullery*

Madeleine, 92 ans, décide de fixer la date et les conditions de sa disparition. En l’annonçant à ses enfants et petits-enfants, elle veut les préparer aussi doucement que possible à sa future absence. Mais pour eux, c’est le choc, et les conflits commencent. Diane, sa fille, en respectant son choix, partagera dans l’humour et la complicité ces derniers moments.

**Une ode à la vie et à l’amour, un duo bouleversant.**

**Un grand combat pour la liberté !**

**Dans LA DERNIÈRE LEÇON, Pascale Pouzadoux (*De l’autre côté du lit, La Croisière*) aborde avec humour et tendresse un sujet fort et actuel : le droit à mourir dans la dignité. Marthe Villalonga (*Le Coup de Sirroco, Comme t’y es belle*) et Sandrine Bonnaire (*Salaud, on t’aime, J’enrage de son absence*), complices et merveilleuses, font de cette histoire d’amour sans pareille une magnifique leçon de vie !**

**Le 9 Mars 2016 en DVD & VOD**

*Matériel promotionnel disponible sur demande - Images et visuels disponibles dans l’Espace Pro via* www.wildside.fr

**

Afin que le plus grand nombre puisse profiter de ce film, le DVD propose à la fois

**le** **Sous-titrage pour Sourds & Malentendants**

et **l’Audiodescription pour Aveugles & Malvoyants**

**CARACTÉRISTIQUES TECHNIQUES DVD**

**Format image :** 1.85, 16/9ème compatible 4/3

**Format son** : Français DTS 5.1 et Dolby Digital 2.0 **Sous-titres** : Français pour Sourds & Malentendants **Durée** : 1h41

**COMPLÉMENTS**

- **Making-of** (*16’)*

**- Bandes-Annonces**

*Prix public indicatif : 14,99 Euros le DVD*

**ENTRETIEN AVEC PASCALE POUZADOUX, réalisatrice**

**D’où est venue l’envie d’aborder la mort volontaire en fin de vie ?**

J’ai lu *La Dernière Leçon*, le livre de Noëlle Châtelet il y a dix ans et comme beaucoup de gens, j’ai été bouleversée. J’avais moi-même accompagné un ami en fin de vie – mais dans mon cas, il s’agissait de quelqu’un de malade, et de jeune. J’avais trente ans, j’étais novice sur l’approche de la mort et j’ai eu la sensation de rater des choses. Le livre de Noëlle Châtelet m’a confirmé qu’elle et sa mère avaient partagé bien plus de choses que mon ami et moi et cela me paraissait fondamental. J’ai donc eu envie d’en faire un film, à la fois pour transposer mon expérience et transmettre l’importance de vivre au maximum au présent afin de ne pas regretter les gens à leur mort. On ne peut rien contre le manque et la tristesse de l’absence mais avoir des regrets, c’est terrible.

J’ai essayé d’avoir les droits du livre à l’époque mais Noëlle a refusé – comme elle a refusé à d’autres cinéastes qui l’avaient approchée. Elle venait de vivre cette histoire, c’était trop tôt pour elle de la voir transposée à l’écran. Alors je suis partie sur d’autres projets, mais je continuais à penser à cette histoire. J’ai donc persévéré 10 ans plus tard et là, j’ai eu de la chance. Je suis tombée au bon moment…

**Comment s’est passée la rencontre avec Noëlle Châtelet ?**

Le fait que j’ai réalisé des comédies l’a beaucoup intéressée, car elle souhaitait la présence du rire dans cette histoire, elle voulait absolument dédramatiser la mort. Et puis sa mère était comme ça. C’était quelqu’un de très drôle et elles ont énormément ri dans cette aventure, même si ça ne se voit pas forcément toujours dans le livre – sans doute car Noëlle l’a écrit tout de suite après les événements. Pour elle, il était hors de question que ce film soit plombant ou juste émouvant. L’humour est un prisme pour pouvoir supporter la condition humaine. Pourquoi certains films sont difficilement soutenables quand ils deviennent dramatiques et abordent la mort ? Parce que le réalisateur en a retiré le rire et la vie. Mais la mort, ce n’est pas ça. Quand elle devient imminente, un sentiment de survie et de dernier souffle extrêmement puissant s’installe à l’intérieur du corps et on se dit : *« Carpe diem. »* Ma référence était *Les Invasions barbares*, un film dramatique mais tout le temps drôle.

**Vous faites ce film dans le même esprit que Noëlle Châtelet a écrit son livre : pour défendre une cause...**

Bien sûr. J’ai vraiment fait ce film pour qu’un jour, les personnes âgées puissent être libres, si elles le veulent, de partir sans souffrir. Ca aussi, ça plaisait à Noëlle Châtelet, qui a repris le flambeau de sa mère, qui était militante et avait créé l’ADMD, l’Association du Droit à Mourir Dignement.

**« Inspiration libre du livre de Noëlle Châtelet transposée dans une famille fictive » est-il précisé dans le générique de fin…**

L’important était que le film représente philosophiquement l’idée de Mireille Jospin, mais pas dans les faits. Noëlle et ses frères et sœurs ne voulaient pas qu’on les reconnaisse, et effectivement, ce ne sont pas eux – traiter un frère qui fait de la politique n’était pas le sujet. On a donc créé autour du noyau mère-fille du livre une famille fictive, composée de protagonistes aux points de vue très différents. D’où la fille qui est une intello face à un frère qui fait des affaires. Et un beau-frère épicurien qui ouvre un restaurant pour ramener de la vie.

**Madeleine peut d’autant plus aborder la mort sereinement qu’elle a pleinement vécu sa vie…**

Effectivement, Madeleine est complètement épanouie, comme elle le dit dans le texte qu’elle lit à ses enfants à son anniversaire. J’ai repris le vrai texte de Mireille Jospin, que m’a donné Noëlle Châtelet, et qui explique en substance : j’ai réussi ma vie, j’ai adoré mon métier de sage-femme, mon mari m’a rendue heureuse, j’ai la chance de vous avoir ici présents en bonne santé… C’est un constat ultra positif de la vie.

***La Dernière Leçon* raconte aussi la complicité entre une mère et sa fille.**

Ce lien fusionnel et fraternel à la mère, et aux femmes en général est un point commun que je partage avec Noëlle. Ma mère m’a appris à être une âme sœur des femmes.

**Vous prenez des libertés un peu burlesques, notamment quand Madeleine accouche une femme sans papiers sur un banc de l’hôpital…**

C’est de l’invention pure mais là encore directement inspiré du tempérament de Mireille Jospin ! Elle partait dans la brousse accoucher bénévolement des femmes, elle y a vécu des situations abracadabrantes et on s’est dit que cette urgence de donner la vie devait être à l’écran, d’autant plus qu’elle mettait en parallèle l’IVG et l’IVV (interruption volontaire de vie), le début et la fin de la vie. Noëlle était complètement enthousiaste vis-à-vis de cette scène et l’on a tout fait pour qu’elle soit un peu drôle. Toujours cette volonté d’injecter de la vie. Madeleine panique, fatigue, a peur de ne pas y arriver. Finalement, elle est plus à plaindre que la femme qui accouche, il y a comme un échange des places.

**Dans son accompagnement, Diane expérimente le sentiment de culpabilité…**

Oui, notamment par le biais des cauchemars, surtout celui très violent où elle pense qu’elle tue sa mère et qui surgit au moment où elle l’aide à s’acheter les médicaments. Ce qui n’a pas été le cas dans la vraie vie, mais on a voulu pousser le curseur, accentuer le conflit : à un moment le frère retire l’arme du crime que sont les médicaments, la sœur la redonne, et plonge dans la culpabilité. Dans les articles et les livres qu’on a lus, ou les témoignages qu’on a recueillis, tous les gens ressentent à un moment donné ce sentiment à plus ou moins haute dose. Noëlle aussi l’exprime à sa façon dans le livre.

**Le passage de l’écrit à l’écran pose la question cruciale de la représentation de la vieillesse, de jusqu’où on va aller dans la matérialisation de la décrépitude physique…**

On s’est évidemment posé ces questions non seulement à l’écriture mais tout le temps du film. C’était très délicat de trouver le juste milieu entre quelqu’un qui souffrirait atrocement d’un cancer en phase terminale et quelqu’un qui pourrait encore être dans son fauteuil, regarder la télé et faire des gâteaux à ses petits-enfants. Madeleine n’est pas à l’article de la mort mais il fallait néanmoins que la fatigue soit assimilée à une maladie, qu’on ressente qu’elle est dans un épuisement insupportable. On a réfléchi aux actrices autour de quatre-vingt cinq ans mais qui font vraiment dame âgée, avec des cheveux blancs. C’est notre distributeur qui nous a donné l’idée de Marthe Villalonga. Non seulement elle fait vraiment grand-mère, mais en plus elle est très populaire et suscite d’emblée la sympathie.

**Comment l’avez-vous dirigée?**

Marthe est avant tout connue pour ses rôles comiques mais elle n’a pas forcément l’accent pied-noir et l’œil qui frise, elle peut aussi être bouleversante, droite, sobre. Il n’empêche, elle a quatre-vingt deux ans, donc dix de moins que le rôle, et surtout une vitalité incroyable – limite plus que nous ! J’étais donc souvent obligée de lui demander d’être moins dynamique. C’était important de trouver le bon équilibre, je l’ai dirigée au millimètre près. Et on a continué à sculpter le personnage au montage.

**Sa force de vie permet de comprendre la réaction de son fils, qui trouve prématuré son désir de mourir…**

C’était une volonté absolue que ce film ne porte aucun jugement sur quiconque. L’héroïne, c’est la mort, c’est elle qui va gagner et face à elle, tout le monde réagit comme il peut, notamment selon la relation qu’il a eue avec ses parents. Si, pour une raison ou pour une autre, on leur en veut depuis l’enfance, comme c’est le cas pour le fils dans le film, on n’acceptera jamais une telle décision, on la vivra comme un abandon supplémentaire. Si au contraire, comme Diane, on a eu une relation harmonieuse, on va basculer de leur côté. Je tenais à ce que tous les cas de figure existent…

**… et toutes les générations…**

Oui, l’objectif était que le regard sur la mort soit porté par toutes les générations, d’où le personnage du petit-fils, qui est au début du côté de sa grand-mère, puis à un moment murit et se rétracte. Et aussi la présence des petites-filles, dont l’une voit la mort de manière poétique quand elle fait semblant de dormir pour imaginer ce que ça veut dire que d’être morte.

**Et la rencontre entre Marthe Villalonga et Sandrine Bonnaire ?**

Elles avaient déjà joué une scène ensemble dans *Les Innocents* de Téchiné et étaient très contentes de se retrouver. Elles ont été tout de suite extrêmement complices et connectées. Ce sont deux personnes très attachantes, la relation était simple, spontanée et évidente, même si elles avaient deux façons de travailler très différentes. Sandrine est une actrice instinctive et animale qui donne tout à la première prise. C’est l’école Maurice Pialat, elle ne joue pas en fait. Marthe au contraire, a été à l’école du théâtre.

**A partir du moment où Diane accepte la mort de sa mère, la vie s’empare encore plus du film…**

Oui, le conflit et la colère laissent place à la légèreté et à la joie de vivre : elles ont faim, l’envie de boire, de rigoler... D’où mon désir de faire de plus en plus entrer la lumière alors que le film avance pourtant vers la mort. Jusqu’à arriver à une lumière très solaire quand Madeleine est allongée sur son lit et que Victoria lui explique que les morts ne sont pas morts, qu’ils sont réincarnés dans l’eau du robinet qui coule, dans le chat ou la forêt… Pareil dans la scène qui suit, quand Madeleine et Diane mangent des huîtres : la lumière est translucide, la légèreté absolue.

**Outre la lumière, quels étaient vos partis pris de mise en scène ?**

Les deux mots d’ordre pour moi étaient : simplicité et sobriété. Un peu l’inverse de ce que j’ai fait jusque-là, où j’étais davantage dans la surenchère et fuyais le réalisme, car la réalité m’attristait et me faisait peur. J’usais d’artifices aussi de peur d’ennuyer les autres. Mais mon producteur pendant le film me l’a répété cent fois : *« Fais toi confiance. »* et j’ai essayé de suivre son conseil. Pour la première fois de ma vie, je n’ai pas cherché à être absolument dans l’efficacité. J’ai osé les silences, les regards qui parlent à la place des dialogues, les plans séquences, avec le moins de musique possible.

**ENTRETIEN AVEC NOËLLE CHÂTELET, auteure du livre éponyme**

**Comment s’est passée la rencontre avec Pascale Pouzadoux ?**

On m’avait déjà proposé des adaptations de *La Dernière Leçon* à la sortie du livre mais je n’étais pas prête, sans doute, et mes frères et sœur ne l’étaient pas davantage. Mais quand Pascale est arrivée onze ans plus tard, j’ai tout de suite dit oui. Parce que le temps avait passé mais aussi en l’entendant parler. Ou plutôt en voyant le livre qu’elle a posé sur la table dans le restaurant devant moi : *La Dernière Leçon*, en format poche, tout usé… On avait l’impression qu’elle avait vécu avec lui ! J’ai senti qu’elle était dans une nécessité de faire quelque chose de ce livre qui l’avait beaucoup touchée, que c’était un vrai désir.

**De la part d’une réalisatrice de comédies, avez-vous été étonnée ?**

Oui, mais pas tant que ça ! *La Dernière Leçon* est bien sûr un livre sur la mort et son apprentissage, mais c’est aussi un hymne à la vie dans lequel il y a beaucoup de rires. Décider d’une belle mort, dans un dernier acte de vie, tel était le souhait de notre mère.

**Mais qui est encore compliqué à appliquer en France…**

Oui, il y a un vrai travail de fond à faire sur la question et c’est surtout pour cette raison que j’ai accepté la proposition de Pascale. Je me suis dit que le film allait porter le débat au-delà du livre, qui avait déjà eu un grand écho. On allait encore gagner en audience et en conviction sur ce sujet qui m’importe tant. Car pendant ce temps qui a passé depuis la sortie de *La Dernière leçon*, je me suis engagée dans un combat moral et citoyen pour le droit à une aide active à mourir. Ma mère, une des co-fondatrices de l’ADMD (Association pour le Droit de Mourir dans la Dignité) était à au comité de parrainage de l’association et, elle partie, j’ai accompagné le livre *La Dernière Leçon* partout en France pendant deux ans de ma vie, menant cette réflexion sur la nécessité du bien mourir… Progressivement, j’ai repris le flambeau de ma mère sur le droit à une mort choisie. 90 % des Français d’ailleurs sont prêts pour que la loi aille plus loin, mais les législateurs résistent encore.

**Par ses aspects comiques et la présence de Marthe Villalonga, le film a la dimension populaire propice à justement mettre le débat sur la place publique.**

Oui, et c’est ce que je désirais. Je ne voulais pas d’un film trop élitiste, trop esthétisant. Je voulais que chacun, en le voyant, y soit accueilli simplement. D’emblée, Pascale et moi avions à cœur que le film permette l’émotion sans pour autant tomber dans le pathos. Et c’est ce qu’elle a réussi : il y a du rire dans le film – comme il y a eu du rire dans la véritable histoire.

***« Inspiration libre du livre de Noëlle Châtelet transposée dans une famille fictive »* est-il précisé dans le générique de fin…**

Oui, en effet, il me fallait pour cela accepter le passage de la réalité à la fiction. Avec l’idée d’une famille qui ne serait pas la mienne, dont chaque membre fictif permettrait de porter un regard différent sur le geste de cette vieille dame, comme autant de miroirs de la société actuelle face à cette question.

**Votre mère et vous gardez les mêmes métiers dans le film : sage-femme et enseignante…**

Oui, il n’eut pas été possible que Madeleine ait un autre métier. Qui mieux qu’une sage-femme sait ce qu’il en est de la vie et de la mort ? Ma mère me disait d’ailleurs : *« On entre dans la vie avec des fleurs et des cadeaux, pourquoi n’en sort-on pas de la même manière ? »* Pour elle, c’était un seul et même geste. Arriver et partir, la boucle est bouclée. Il était aussi important que Diane reste professeur parce que c’est un métier où la question de la transmission et de la passation est fondamentale. On est donc dans la même maïeutique chez la mère et la fille : faire accoucher les corps ou les esprits…

**Quelle a été votre réaction quand Sandrine Bonnaire et Marthe Villalonga ont été choisies pour vous représenter à l’écran, vous et votre mère ?**

Sandrine, ça a été tout de suite une évidence. Pour Marthe Villalonga, le chemin a été plus long à faire mais après coup, je trouve ce choix très convaincant. Marthe a cette dimension de mamma dans le cœur des Français. Et comme ma mère, elle a un côté frondeur et rebelle. J’ai rencontré Marthe et Sandrine lors d’un déjeuner avec Pascale. Quand je les ai vues toutes les deux en face de moi, si complices, elles étaient déjà ma mère et moi. C’est vertigineux. On s’est tout de suite bien entendues et on a beaucoup parlé, notamment de la dimension morale et citoyenne que je donnais à ce film, au livre dont il était l’adaptation et à la *suite* que j’étais en train d’écrire…

**Le choix de Marthe Villalonga, moins âgée que le rôle et très porteuse de vie, outre de rendre justice à la propre vitalité de votre mère permet de comprendre mieux le fils, qui reproche à sa mère de vouloir partir trop tôt...**

Oui, le film permet de s’approprier le débat et de se demander jusqu’où on peut aller, un « jusqu’où » qui appartient à chacun d’entre nous. Ma mère aussi est partie trop tôt, d’une certaine manière. Elle aurait peut-être pu vivre encore. Je lui posais sans arrêt la question pendant les trois mois du compte à rebours : *« Tu es sûre que c’est pour maintenant ? – Oui, moi seule le sais. »* Cet acte qu’elle devait faire seule puisque la loi ne l’autorise pas, elle avait peur de ne plus avoir la force physique de l’accomplir.

**Quelle a été votre réaction à la vision du film ?**

Pendant ces deux ans et demi qu’a duré l’aventure du film, j’étais à fleur de peau, les images de ce que j’avais vécu sont remontées et sont venues percuter celles du film quand je l’ai vu la première fois. J’ai pleuré beaucoup mais c’était très compliqué de comprendre la nature de mon émotion. Etait-elle due au souvenir ou au travail d’artiste de la réalisatrice et des comédiennes ? J’avais éprouvé la même interrogation pendant le tournage. Est-ce que j’étais émue parce que je me souvenais que j’avais vécu cette scène, ou par ces deux comédiennes magnifiques ?

**Votre livre s’achève sur le récit d’une projection du film un peu particulière à l’Elysée Biarritz, où vous vous rendez seule…**

J’ai effectivement demandé à voir le film seule, en tête à tête avec lui. J’avais écrit le livre dans la solitude, je devais en voir ce prolongement cinématographique aussi les yeux dans les yeux. Et soudain pendant la projection, dans une espèce de rêve éveillé, j’ai senti la salle se remplir de spectateurs anonymes qui sont venus s’asseoir et je me suis dit, comme je l’écrit dans le livre : « *Que cette histoire-là m’appartienne n’a plus grande importance. C’est à tous qu’elle appartient, aux spectateurs que je sens autour de moi, avec leurs histoires qui se mêlent à la mienne, la reprenne en chœur comme un refrain familier.* » J’ai eu un petit pincement au cœur, certes, mais aussi un sentiment de grand apaisement. Je me suis dit que j’avais fait ce que je devais faire, que j’étais arrivée au bout de ce deuxième grand moment de *La Dernière Leçon* : après le livre, le film reprenait le flambeau.

**ENTRETIEN AVEC SANDRINE BONNAIRE**

**Comment êtes-vous arrivée sur le projet de *La Dernière Leçon* ?**

Je connaissais Pascale via Antoine Duléry, qui m’avait déjà un peu parlé du projet quand on tournait *Salaud, on t’aime* de Claude Lelouch mais sans me parler du choix de l’actrice. Le sujet m’intéressait et quand Pascale me l’a proposé, j’ai dit oui tout de suite. Choisir sa mort est complexe mais je crois vraiment que cette décision est acceptable quand, comme c’est le cas dans le film, il s’agit du choix personnel de quelqu’un de complètement conscient qui se sent sur le déclin.

**Mais qui n’est pas pour autant malade…**

Oui, et c’est là où le film est intéressant et pose de manière frontale la question de la vieillesse, qui nous concerne tous. Madeleine a "juste" des signes de vieillesse, mais elle n’a pas envie d’y basculer totalement. D’où cette ténacité à aller jusqu’au bout de cette décision. C’est quelque chose que je comprends…

**Diane gagne en liberté et en vitalité à partir du moment où elle accepte la décision de sa mère.**

Oui, elle devient plus solaire. Et ça devient plus solaire entre elle et sa mère. Comme disait Jean-Pierre Améris sur le tournage de *C’est la vie*, où je jouais une bénévole qui accompagne les gens en fin de vie : *« Tant qu’on n’est pas mort, on est vivant. »* On tournait avec de vraies personnes mourantes et elles disaient toutes ça. C’était hallucinant de voir leur joie alors qu’elles savaient pourtant qu’elles n’avaient plus que quelques semaines à vivre. C’est aussi le cas pour Diane et Madeleine dans le film. Elles n’oublient pas la tristesse de la situation, mais être au pied du mur les rend beaucoup plus présentes à ces derniers moments de vie. J’aime que ce film soit si lumineux avec un sujet tellement grave. En fait, il parle de la vie, non de la mort. Si Madeleine veut décider de sa mort, c’est pour être vivante jusqu’au bout. Commencer à être incontinente, à ne plus pouvoir conduire sont des petites morts qu’elle refuse. Elle ne veut pas être une morte vivante.

**Son frère Pierre, en revanche n’accepte pas la décision de sa mère…**

Oui, il n’y a pas d’au-revoir entre lui et sa mère, la colère et l’orgueil ont pris le dessus. Pierre a sans doute reçu la même éducation que sa sœur, mais sa nature fait qu’il est coincé dans des codes étriqués et se cramponne à des schémas dans lesquels il espère trouver un équilibre. Il a dû être en rejet de cette mère militante et libre qui a combattu pour le droit à l’avortement… Au bout du compte, c’est beaucoup plus dur pour lui, car il va devoir vivre avec la culpabilité d’avoir raté ce dernier adieu.

**Avez-vous lu le livre de Noëlle Châtelet avant de faire le film ?**

Oui, après avoir lu le scénario. La beauté du livre vient du fait qu’il est centré sur la mère et la fille. Contrairement au scénario à la base, qui était beaucoup plus touffu, beaucoup plus dialogué, avec des personnages qui interféraient. Mais Pascale s’est recentré peu à peu sur le cœur du livre et au final, lui est redevenu très fidèle. Tous les personnages autour existent, mais ils n’empiètent pas sur le sujet et la mise en scène de cette relation mère-fille. Ce livre n’était pas facile à mettre en images et je trouve que Pascale s’en est superbement sortie.

**Comment Pascale Pouzadoux vous a-t-elle dirigées ?**

Pascale a fait attention à ce qu’on n’aille pas dans quelque chose de trop mélancolique, sentimental. Par exemple, la scène où Madeleine et Diane se disent au revoir en sachant qu’elles se voient physiquement pour la dernière fois, il nous semblait logique, à Marthe et moi, de mettre beaucoup d’émotion mais à la fin de la première prise, Pascale nous a dit : *« Non, ce n’est pas une bonne idée. Soyez au contraire dans une émotion contenue. »* Elle avait raison, c’est beaucoup plus fort, plus dur. Dans cette scène, il s’agit pour Madeleine et Diane de trouver le courage de se séparer. J’ai d’ailleurs un geste assez brutal où je rejette Marthe, comme si je voulais m’en débarrasser. Diane a accompagné sa mère jusqu’au bout mais à ce moment-là, elle éprouve une rage et son corps l’exprime.

**Vous êtes-vous inspirée de Noëlle Châtelet ?**

Je me suis nourrie de son histoire, de son attachement à sa mère – en même temps, ça ne me paraissait pas compliqué de comprendre qu’on puisse avoir de l’amour comme ça pour une mère –, je l’ai beaucoup écoutée mais je ne me suis pas inspirée d’elle dans le jeu, je n’ai pas essayé d’être une réplique de qui elle est. Le film est adapté de son livre mais moi, je suis avant tout le personnage de Pascale. Et cette dernière scène au téléphone justement, je ne l’ai pas jouée comme elle l’a vécue. Noëlle m’avait raconté qu’elle avait ressenti un vrai soulagement et n’avait pas pleuré, mais j’ai trouvé plus cinématographique d’amener de l’émotion.

**Comment s’est passée la rencontre avec Marthe Villalonga ?**

On avait déjà tourné ensemble dans *Les Innocents* de Téchiné. Elle n’y avait pas un grand rôle mais ça a été une vraie rencontre. Marthe a une innocence hallucinante, elle est bouleversante, comme une petite fille. C’est très touchant. Elle avait déjà interprété des rôles dramatiques mais pas suffisamment pour être en totale confiance. Je voyais qu’elle avait souvent le trac et j’avais parfois l’impression que les rôles étaient inversés, que c’était moi la maman. Marthe est une femme très digne, très pudique – un peu comme le personnage d’ailleurs.

**Comment avez-vous appréhendé la relation très charnelle qui unit cette mère et sa fille ?**

Comme un accompagnement. Dans la salle de bain, Diane observe le corps de sa mère qui a vécu et comprend alors que bientôt, il ne sera plus mobile. La preuve, elle aide sa mère à rentrer dans la baignoire. Cette scène m’émeut particulièrement, elle pourrait me renvoyer à ma petite sœur Sabine, qui avait à un moment des difficultés à bouger son corps de jeune femme vieilli prématurément par la médication très forte qu’on lui infligeait. Elle aussi, on était obligée de l’aider.

***« Le deuil était fait »*, dit Diane en off à la fin du film… Vous y croyez ?**

A partir du moment où Diane accepte la décision de sa mère et qu’elle l’accompagne dans ce désir, elle est déjà en train de faire le deuil. Je pense que quand on perd quelqu’un de très proche, le deuil ne se fait jamais complètement mais si on peut l’accompagner jusqu’au bout, cela y contribue, comme un pansement, une forme de soin pour soi. La mort est vécue très douloureusement dans notre société, mais il y a plein de cultures où ça n’est pas si grave ! Après tout, on ne sait pas ce qui se passe après.

***La Dernière Leçon* s’achève sur le visage de Mireille Jospin…**

Terminer sur le visage de Mireille Jospin est un hommage très élégant. Son visage est plus marqué que celui de Marthe Villalonga, il a plus baroudé, il est plus mature mais elles ont la même beauté simple, pleine de vie. Je pense que ce film va faire polémique car le sujet est encore tabou. Et aussi parce que c’est l’histoire de Noëlle Châtelet mais également de Lionel Jospin. Les décisions prises par cette famille étaient difficiles à accepter, il y a eu des non-dits mais je suis heureuse que cette histoire soit enfin mise en lumière.

**Dans les deux cas, il s’agit de se battre pour que la loi et les institutions évoluent.**

Oui, de se battre pour le respect de la personne et de ses décisions. Je trouve fou et scandaleux que les gens qui veulent mourir dignement soient obligés de partir en Suisse et de payer cinq mille euros. La loi qui autoriserait le choix de mourir doit être discutée très précisément pour éviter les débordements mais je défends ce principe et c’est aussi pour cette raison que j’ai eu envie de faire le film : pour que les choses bougent. Le film n’impose pas de morale, il ne dit pas ce qu’il faut faire, juste que chacun devrait pouvoir être libre de ses choix…

**ENTRETIEN AVEC MARTHE VILLALONGA**

**Quelle a été votre réaction quand Pascale Pouzadoux vous a proposé le rôle de Madeleine ?**

Quand on me propose quelque chose, je suis ravie qu’on pense à moi, ça fait plaisir ! Et quand j’ai lu le scénario de Pascale, je me suis dit : *« C’est pour moi, je ne veux pas qu’ils prennent quelqu’un d’autre !* *»* Madeleine est un très beau personnage et *La Dernière Leçon* est une très belle histoire, avec au centre un sujet d’actualité qui me parle...

**… mais qui est grave.**

Oui, mais pour autant, cette femme n’a rien de triste. Elle a pris une décision, point final. Et rien ne la fera changer d’avis, quoi qu’en pensent les autres. Je me suis attachée à la force de ce personnage. Quand elle parle à sa fille ou ses proches, elle est joyeuse et sereine. Elle n’est pas mourante, ni malheureuse, elle sent juste qu’elle va aller de plus en plus mal et elle ne veut pas partir en diguedille. A plusieurs moments, elle dit qu’elle souffre, qu’elle a trop mal. Elle veut quitter sa vie "en bonne santé".

**Comment avez-vous dosé le mélange de vitalité et de fatigue qui émane de Madeleine ?**

Je crois que ça vient du scénario. Apparemment Madeleine est en bonne santé mais il y a cette fatigue, cette fatigue inhérente à la vieillesse. Par moments, elle souffre parce qu’elle a mal aux reins mais c’est à peine esquissé, elle n’est pas dans la plainte, on doit plutôt le deviner : elle ne va pas bien et puis ça passe, « normalement », comme dans la vie. Je n’ai pas vraiment pensé mon personnage en termes d’âge et de vieillesse. Que Madeleine ait soixante-dix ou cent ans, peu importe pour moi. L’essentiel est qu’elle est en vie et que tant qu’elle vivra, elle ne se laissera pas aller, elle n’aura pas le corps qui tombe. C’est donc avant tout son caractère et sa simplicité qui m’ont guidée.

**La scène d’accouchement sur le banc de l’hôpital est plutôt rocambolesque…**

Madeleine est fatiguée mais il faut qu’elle aide cette femme, qu’elle tienne jusqu’au bout, qu’elle donne la vie pour la dernière fois avant de partir. Elle va perdre la vie, elle donne la vie… Quand elle sort le bébé du ventre de cette femme, elle est heureuse, elle le regarde émerveillée, sachant que cet accouchement est son dernier. Et puis elle se retrouve seule et ses forces s’écroulent. Je crois que cette scène est le moment du film où l’on sent vraiment à quel point elle est épuisée.

**Comment s’est passé le tournage ?**

Pascale et moi ne nous connaissions pas, mais le contact a été immédiat, on s’est tout de suite bien entendues. On avait les mêmes sensations sur le personnage, pas besoin de s’expliquer. Pascale m’a sans doute donné des indications de jeu mais je me souviens surtout de notre complicité. Plus globalement, toute l’équipe était épatante. On ne dit pas assez combien c’est important sur un tournage, une équipe calme, posée… Surtout pour ce genre de film. On riait aussi de temps en temps, bien sûr, mais ce climat de sérénité m’a aidée à me concentrer, à entrer dans le personnage.

**Et la présence de Noëlle Châtelet sur le plateau ?**

Quand on s’est rencontrées avec Noëlle avant le tournage, lors d’un déjeuner avec Pascale et Sandrine, on a bavardé, parlé bien sûr de sa mère mais encore une fois, c’est l’histoire racontée par le scénario qui m’a guidée avant tout – j’ai d’ailleurs préféré lire le livre de Noëlle Châtelet après le tournage. Pour moi, sa présence n’a pas beaucoup compté car j’étais dans ma bulle avec Sandrine et Pascale. C’était ça l’important à ce moment-là : Pascale, Sandrine et mon personnage qui prend cette décision importante. Rien d’autre.

**La relation entre Madeleine et sa fille est aussi très charnelle.**

Bien sûr, c’est charnel, là encore grâce à Sandrine, que j’avais naturellement envie de prendre dans les bras. Dans la vraie vie, je suis quelqu’un qui n’embrasse pas, je n’aime pas ça. Mais en tant qu’actrice, dans l’intimité du film, c’est autre chose… La scène dans la baignoire est très belle parce qu’elle est charnelle mais en même temps pleine de pudeur. J’avais d’ailleurs prévenu Pascale : *« A poil dans la salle de bain, je ne m’y mets pas. Je te le dis tout de suite ! »* Pascale m’a rassurée, ce n’est pas ce qu’elle me demandait. En général, je ne regarde pas les rushs, mais cette scène-là, j’ai quand même eu besoin d’aller voir comment elle avait été filmée… A un moment, on voit l’amorce du sein mais ça ne m’a pas gênée. Et puis dès l’instant où je fais confiance au metteur en scène, il peut faire ce qu’il veut.

**C’est rare qu’on vous propose des rôles dramatiques…**

Oui, et ça m’a beaucoup touchée que Pascale le fasse, moi qui suis avant tout connu pour mes rôles rigolos et populaires – hormis chez Téchiné. Par moment, j’avais d’ailleurs l’impression de me retrouver sur l’un de ses tournages. Ca fait du bien d’être aussi un peu prise au sérieux !

**Vous apportez néanmoins beaucoup de malice à Madeleine…**

Mon personnage est intéressant justement parce qu’il a des facettes très différentes. A certains moments, Madeleine rit, elle est contente, comme une enfant. Et à d’autres, elle est plus dure, notamment quand elle doit imposer son choix. Cette femme a souffert, elle a connu la guerre. Ce n’est pas une mémé juste gentille, elle est traversée par des sentiments et des états divers. Au final, je l’ai peut-être ramenée à moi beaucoup plus que je ne le pensais. Dans la vie, j’ai la même intransigeance qu’elle : je n’aime pas qu’on discute les décisions importantes que j’ai prises !

**Avec ce film, vous mettez votre popularité au service d’une cause encore tabou…**

Je n’ai pas du tout réfléchi en ces termes quand j’ai fait le film, je ne me suis pas laissée embrigadée par son sujet ! J’ai avant tout pensé au personnage et au scénario, et au fait que j’allais faire tout mon possible pour contribuer à ce que celui-ci devienne un beau film. Il n’empêche, je veux défendre la cause de Madeleine. Cette femme est formidable, j’ai envie de partir comme elle, sereinement, sans souffrir, quand je l’aurai décidé, sans embêter personne.